

Clara Olsen

Alias

Briançon, le 13 mars 1938

J'ai côtoyé la douleur et la souffrance une bonne partie de ma vie. Mes bourreaux méritaient de mourir et j'assume totalement ma vengeance. Je peux désormais me consacrer entièrement à mon amour et à ma patrie . . .

*Je suis née **Clara Weissmaier** en 1902, à Berlin. Mon père était un diplomate français et ma mère, une artiste-peintre ayant toujours vécu dans la capitale allemande. Très jeunes, mes parents ont vécu une histoire passionnelle dont je suis l'unique fruit. Mais ma naissance, au lieu de renforcer leur amour, a distendu leurs liens. C'est ce que je comprenais, enfant, quand ma mère me racontait sa vie en pleurant alors que je la ramassais, roulée de coups sur le carrelage de la cuisine après que mon père ait quitté l'appartement en claquant la porte. Elle avait beau tenter de m'expliquer combien papa avait pu être doux au début, je ne voyais qu'une brute avinée qui passait son temps à nous battre. Quand j'ai eu douze ans, la guerre qui se déroulait tous les jours dans notre séjour, s'est étendue au niveau national : l'Allemagne et la France venaient d'entrer en conflit. Mon père, terrifié à l'idée de vivre « chez l'ennemi », avait l'intention d'émigrer en France. Ma mère ne voulait pas quitter son pays et le supplia de rester. S'ensuivit une dispute dont la violence surpassa de loin toutes les précédentes. Désarmée, horrifiée, je me cachai sous mon lit tandis qu'il battait ma mère comme plâtre. Puis il prit sa valise et sortit de l'appartement et de ma vie. J'appelais alors les secours et ma mère fut conduite à l'hôpital, en vain. Elle y décéda des suites de ses blessures.*

Abandonnée seule à douze ans, je fus placée dans un foyer d'orphelines où je menais une vie difficile. Les années passaient et la guerre semblait ne jamais vouloir s'arrêter. Fin 1917, la directrice de l'orphelinat me convoqua dans son bureau. Elle était accompagnée de deux hommes en complet qui m'interrogèrent pendant une heure sur mon enfance. Je leur révélais que la seule chose positive que mon père m'avait apportée était la pratique de sa langue, qu'il avait tué ma mère, que je le détestais plus que tout. Pendant mes années d'orphelinat, bercée par les nouvelles du front, la haine de mon père s'était muée en haine des Français, peuple belliqueux et violent. Ils me demandèrent alors si j'étais prête à quitter l'orphelinat pour servir mon pays afin que la guerre s'achève le plus vite possible. Ils travaillaient pour les services secrets allemands, j'acceptai leur proposition. Ma pratique de la langue française, mon jeune âge et ma beauté convenaient parfaitement à leurs yeux à la mission qu'ils me destinaient. . .

*Début 1918, après quelques semaines de formation succincte, je fus envoyée par des réseaux secrets derrière la ligne de front française, à Belleville-sur-Meuse. De nombreuses jeunes filles écumaient les bars afin de soulager les douleurs des soldats et de participer à l'effort national de remobilisation morale des troupes. Avec les mêmes armes, j'étais censée parvenir aux effets inverses. Mais mes supérieurs ne voulaient pas seulement saper le moral des troupes : la guerre durait trop longtemps et il fallait maintenant frapper des coups décisifs pour sortir des tranchées. Et il pouvait suffire d'un jour, d'une bataille pour faire basculer le conflit dans une nouvelle phase. Je devais donc séduire un officier et m'assurer de la désertion d'une équipe de garde afin que nos troupes puissent organiser une attaque-éclair décisive. Je jetai mon dévolu sur **Stéphane Soulier**, un jeune adjudant plutôt bien fait de sa personne. Je n'avais jamais connu les joies de l'amour physique jusque là (je n'avais que seize ans) et regrettais d'offrir ma virginité à un soldat français. D'autant plus que des filles de l'orphelinat plus précoces que moi m'avaient confié que la première n'était jamais extraordinaire.*

Et pourtant ! Pour moi, ce fut une révélation ! A ma grande surprise, mon amant sut se montrer tendre, prévenant mes moindres désirs. Après nos ébats, il se confia un peu à moi : je découvrais un homme sensible et solitaire qui appréciait les longues promenades dans la nature sauvage de sa région montagneuse. A l'entendre, il préférerait la compagnie des animaux à celle des hommes. Encore aujourd'hui, je me souviens de ces quelques nuits de bonheur au milieu de l'horreur de la guerre. Mais malgré mon surprenant attachement pour ce garçon, je devais mener à bien ma mission : je l'invitai à fuir les tranchées avec moi. A notre rencontre suivante, je lui dévoilai une valise remplie de billets, fournie par mes supérieurs et expliquant que l'argent venait de mon père et qu'il nous servirait à nous cacher. Je lui disais aussi qu'il y avait là assez pour lui permettre de désertre avec quelques compagnons d'infortune. Il accepta mon offre et me révéla que lui et trois de ses hommes quitteraient les tranchées dans la nuit du 13 mars. J'en informai aussitôt mes supérieurs qui transmirent les informations à nos troupes. Je tournais en rond dans ma chambre, indécise. Devais-je attendre que Stéphane me rejoigne ou repartir pour l'Allemagne, ma mission étant accomplie. Au loin, j'entendais les éclats de la bataille, preuve que notre plan semblait avoir fonctionné. Au cœur de la nuit, on frappa à ma porte. Mon amant venait me chercher ! Mais je compris mon erreur en ouvrant la porte : deux hommes se jetèrent sur moi et m'assommèrent avant que je ne puisse pousser un cri.

*C'est ainsi que commença une longue période de souffrances physiques et psychologiques. Je me suis réveillée ligotée, bâillonnée, couverte d'entailles profondes sur les jambes. De plus, je saignais abondamment du bras gauche. Je me trouvais dans un entrepôt désaffecté où je voyais de grands chiffres 11 peints sur tous les murs, sans doute le numéro du hangar. Devant moi se dressaient mes tortionnaires dont j'appris les noms plus tard : **Steve Mortgage** et **Charles Grant** faisaient partie des services secrets anglais détachés en France. Ces deux ordures m'ont torturé de longues heures. Ils m'ont aussi marqué au fer rouge sur la nuque le sigle H11, pour Hangar 11 afin que je n'oublie jamais. J'ai appris bien plus tard qu'il s'agissait d'un endroit redouté de tous les agents de renseignements allemands. Les interrogatoires menés au H11 étaient réputés pour être particulièrement cruels. Mais, avec mon père, j'avais appris très jeune à endurer la douleur sans sourciller et ma résistance destabilisa mes geôliers. Après quelques semaines d'interrogatoires acharnés où je ne lâchai rien, la fréquence des tortures diminua.*

Je suis restée enfermée cinq ans dans les geôles françaises, bien après la fin de la guerre. On m'a libérée en juin 1923. J'avais vingt et un ans et je n'avais encore presque jamais vécu autre chose que la souffrance, la douleur et le chagrin. Mais je n'avais pas l'intention de pardonner ou d'oublier. Les cauchemars qui me hantent encore aujourd'hui sont les conséquences de cette terrible période. Je n'étais qu'une enfant et malgré tout, ces enflures n'ont pas hésité une minute à me brutaliser. Je me promis de traquer et de débusquer mes bourreaux afin de leur faire payer toutes mes souffrances.

L'Allemagne avait perdu la guerre. Encore pire, elle était devenue la risée des autres pays de la vieille Europe, humiliée par le traité de Versailles, anéantie et sous le joug des puissances étrangères comme la France et l'Angleterre. Quelle abomination ! En patriote, j'ai repris mon travail pour aider ma patrie à se reconstruire. Mais ma captivité prolongée avait rendu mes supérieurs méfiants. Aussi, j'ai mis deux ans à reconquérir la confiance de ma nouvelle hiérarchie grâce à mon enthousiasme et à quelques actions d'éclat contre les intérêts britanniques.

En juillet 1930, après sept ans de recherches, j'ai retrouvé la trace de l'un de mes tortionnaires. Charles Grant et sa femme avaient pris quelques vacances au bord du Lac Léman en Suisse. Je me suis introduite dans la demeure familiale en pleine nuit, un poignard dans la main. En entrant dans la chambre à coucher du couple, j'ai tout de suite reconnu cet horrible personnage, ronflant, obèse comme un cachalot, qui m'avait torturée et violée. Je me suis jetée sur lui et l'ai lardé de coups de couteau puis enivrée de haine, j'ai perdu tout contrôle de mes actes.

Quand j'ai repris mes esprits, je me dressais au milieu d'une mare de sang. A mes pieds gisaient les cadavres de Grant et de son épouse, quasiment plus reconnaissables. Sa femme avait dû vouloir s'interposer, je pense. Je ne l'aurais jamais tuée de sang froid car elle n'était pour rien dans mon calvaire. Avant de m'enfuir, j'ai laissé près du corps de ma victime un billet : « Souviens-toi du hangar 11 » pour rappeler au bon souvenir de Mortgage les atrocités qu'ils avaient commises et l'avertir que son tour viendrait...

En 1933, le parti nazi a pris le pouvoir, abandonnant les principes de la République. Je me réjouissais, espérant de nouveau des jours meilleurs pour mon pays. Il était temps de se libérer du joug que les autres puissances européennes faisaient peser sur nous ! J'étais très heureuse de ce changement de gouvernement. Les services secrets se virent accorder plus de moyens d'action et devinrent bien plus efficaces. Hitler avait de grands projets pour l'Allemagne et j'étais prête à lui apporter tout mon soutien. Enfin un homme de pouvoir qui allait remettre de l'ordre dans cette vieille Europe décadente !

Peu de temps après l'arrivée des nazis au pouvoir, j'ai de nouveau connu l'amour. Depuis mon expérience avec Soulier, j'avais bien connu quelques hommes mais ils n'avaient été que des étoiles filantes dans mon cœur. Puis, j'ai rencontré **Xavier Schroeder** lors d'un bal donné en l'honneur du Führer, à l'automne 1934. Lorsque j'ai croisé son regard, j'ai fendu la foule pour le rejoindre et il m'a honorée d'une valse. Il m'a avoué qu'il aurait bientôt dix-neuf ans, j'en avais trente deux. Nous avions quatorze ans de différence, et pourtant le courant passait vraiment entre nous. Il était artiste peintre, scientifique à ses heures, et aussi membre du NSDAP, le parti politique Nazi. Nous partagions non seulement les mêmes idées politiques mais aussi un peu la même histoire.

Il avait vécu une enfance difficile entre un père allemand et une mère française. Mais la comparaison s'arrêtait là : ses parents n'étaient en rien responsable de ses malheurs. Il était né en Allemagne, pendant la guerre. Son père est mort au début des années vingt, victime tardive des effets du gaz moutarde inhalé dans les tranchées, alors que Xavier n'avait que huit ans. Sa mère, sans le sou et sans emploi, dut retourner dans sa famille, à Chamonix. Là, ils furent maltraités par la population qui les considérait comme des traîtres. Sa mère mourut en 1930, rongée par le chagrin. Quatre ans plus tard, ne pouvant plus supporter les brimades des français, Xavier revint vers sa nation de cœur, celle où il avait vécu ses seules années de bonheur alors qu'il marmotait. Il comptait sur ses talents d'artiste et d'inventeur pour se faire sa place à Berlin. Arrivé en Allemagne, symboliquement, il a abandonné le nom de **Deluc** qu'il tenait de sa mère pour reprendre celui de son père, **Schroeder**.

J'ai vécu un amour transcendant avec Xavier pendant presque un an. Je le retrouvais dans son petit appartement pour laisser notre passion s'exprimer en toute liberté. Il fut surpris de voir ma brûlure mais j'éluais ses questions. Dès notre rencontre, j'avais révélé à Xavier mon statut d'espionne mais, bien entendu, pas la nature de mes missions. Il savait cependant qu'il se devait de rester discret au sujet de notre relation. En revanche, il ignorait totalement mes douleurs passées et les crimes que j'avais commis. Il ne fallait pas qu'il les apprenne. Il ne connaissait qu'une partie de ma personnalité : la Clara amoureuse, tendre et douce. Je ne lui ai jamais dévoilé la haine et la souffrance qui me rongent l'âme.

Xavier m'a appris qu'il avait la chance de côtoyer le fameux **Ivan Ballangrud**, la gloire de notre nation, le triple champion olympique de biathlon. Il ne tarissait pas d'éloges sur l'idole et prétendait même que c'est lui qui lui avait mis le pied à l'étrier lors de son arrivée à Berlin. Pour ma part, j'avais une image moins dorée de Ballangrud : un rapport des services secrets laissait entendre qu'il était hostile au Reich et que son patriotisme laissait à désirer. La succession de Ballangrud, dans le cœur des allemands était déjà planifiée : le jeune Hans Ulrich, un bavarois fervent partisan d'Hitler, avait les faveurs des médias pour les Jeux Olympiques de 1936 que nous jouerions à domicile à Garmisch-Partenkirchen. Il avait été battu de peu par Ballangrud en 1932 et rêvait de remporter le titre.

Mais en 1935, quelques mois avant la compétition, Ivan prit de court les services secrets. Il déménagea en toute hâte en France, à Briançon, ville dont était originaire son épouse, **Jeanne**. Et surtout, il prit peu de temps après la nationalité française, trahissant sa patrie. Nous étions furieux d'avoir ainsi été bernés. Ulrich devenait plus que jamais le porte-drapeau de l'Allemagne pour faire ravalier son orgueil à ce champion de pacotille. Sur un plan personnel, la fuite de Ballangrud coïncida étrangement avec la disparition de mon amour, Xavier. Il m'envoya peu de temps après une lettre où il m'expliquait qu'étant donné ses relations avec le traître et ses origines françaises, il avait préféré se cacher plutôt que de devoir subir les interrogatoires de la Gestapo. La missive était expédiée de Lyon, en France. Pauvre fou ! Ne se doutait-il pas qu'il donnait ainsi corps à tous les soupçons qui pouvaient peser sur lui ? C'est ce que je lui répondis mais il persista dans sa peur et refusa de rejoindre Berlin. Depuis, nous entretenons une relation épistolaire. Je l'aime toujours mais je ne comprends pas son comportement.

En 1936, ma hiérarchie m'a envoyée en mission à Garmisch-Partenkirchen. Je devais surveiller les athlètes étrangers, notamment Ballangrud, et m'assurer qu'aucun d'eux ne trichait. Nous avions en effet toutes leurs chances de remporter de nombreuses médailles mais il fallait veiller à ce que personne ne nous joue de mauvaise farce. J'étais présente sous une couverture : **Clara Olsen**, une riche héritière norvégienne, propriétaire d'une grande usine fabriquant des skis. Ballangrud se pavanait dans les lieux de vie des athlètes, clamait haut et fort qu'il remporterait sa quatrième médaille d'or. Au grand dam du public et sous les huées de la foule, il gagna la course, devançant de peu Hans Ulrich. Celui-ci vint alors se plaindre à la Gestapo : il pensait avoir été victime d'une tricherie. Son adversaire avait été bien plus rapide qu'au cours de toutes les courses de la saison. Nous nous apprêtions à aller interroger le vainqueur qui devait fêter son triomphe dans un restaurant quand on nous apprit qu'il avait déjà quitté son hôtel et était en route pour la France. Trop tard !

Au printemps 1937, on me confia une nouvelle mission. L'Allemagne avait bon espoir d'annexer l'Autriche dans un délai relativement court et le Führer se proposait d'offrir comme dot aux autrichiens l'organisation des Jeux Olympiques de 1944 à Salzbourg. Mais nous n'étions pas les seuls à convoiter cette compétition. Des renseignements avait révélé qu'une ville française, Briançon, préparait également un dossier de candidature. J'étais donc chargée d'infiltrer l'équipe qu'avait formée autour de lui le Maire, **Auguste Andrieux**. Il s'était entouré des meilleurs spécialistes et techniciens dans le but de posséder un dossier parfait qui ferait le bonheur du Comité International Olympique, seul habilité à décider du pays hôte. Pour l'instant, aucun agent n'avait pu se glisser chez les Andrieux. Compte tenu de ses projets audacieux, le Maire faisait très attention à ne laisser entrer aucun inconnu en sa demeure. Je cherchais alors en vain un moyen d'approcher un de ses collaborateurs.

Ces difficultés me taraudaient et l'absence de mon amour depuis bientôt deux ans me pesait toujours autant. Je n'avais jamais cessé de penser à Xavier et nos lettres étaient enflammées du même désir de se revoir. Face à mes doutes, il me clamait son amour éternel et sa fidélité sans faille. Mais il refusait toujours de revenir et même que je vienne le voir, craignant qu'un de mes collègues eut vent de notre relation et me suive. Sa paranoïa commençait à m'exaspérer ! Je lui confiai néanmoins que ma mission actuelle pourrait m'amener à me rendre en France sous un prétexte tout à fait crédible pour mes services. Par dépit sans doute, je fis même ce que je n'avais jamais fait jusque là : je lui révélais la nature de ma mission. Quelques jours plus tard, j'eus la surprise de le voir répondre que je pouvais compter sur lui pour m'introduire auprès de la famille Andrieux. J'étais surprise et heureuse de ce coup de pouce du destin.

Mais ses lettres suivantes déçurent mes espoirs : il me révéla que ses tentatives avaient échoué. En revanche, il me parlait vaguement d'un projet secret qui pourrait le faire rentrer dans les bonnes grâces de notre nation. Je dois avouer que ses peurs n'étaient pas totalement infondées : pendant l'été 1937, j'eus accès à une partie du dossier Ballangrud qui citait clairement Xavier comme un acteur potentiel de la fuite du champion. Mais pour ma part, je n'avais pas sur le cas Andrieux et mes supérieurs commençaient à s'impatienter !

En décembre 1937, je trouvais enfin l'ouverture : nous savions que le Maire de Briançon travaillait en collaboration avec le docteur **Edouard Evras**, candidat à la mairie de Serre-Chevalier. Ayant appris que l'homme participait à une expédition au Népal, je décidai de m'y inscrire afin de faire sa connaissance. Je me suis présentée à lui sous l'identité de Clara Olsen, riche héritière norvégienne. **Dwayne Davies**, un architecte américain, participait également au voyage. **Laurent Laloux**, un alpiniste renommé, menait notre petit groupe. Et en rejoignant l'équipe, j'eus une grande surprise.

Le hasard avait placé Lord Mortgage, mon ancien bourreau, sur ma route. Passionné par les paysages enneigés, il désirait lui aussi gravir les cimes. Il ne m'a pas reconnue, notre dernière entrevue datant de plus de dix-huit ans. Un jour, en plein cœur d'une tempête de neige, profitant d'une dispersion du groupe due à une accélération incompréhensible de notre guide, alors que mon ennemi longeait le précipice, je me suis jetée sur lui et lui ai montré ma brûlure. A son air terrifié, je compris qu'il m'avait enfin reconnue. Je lui ai hurlé : « souviens-toi du Nangar 11 ». Puis mon poing a percuté son estomac, le faisant basculer irrémédiablement dans le ravin. Je n'ai pas ressenti de culpabilité, comme après le meurtre des Grant qui sont morts dans le sang. C'est bien plus propre et efficace de pousser un homme dans un ravin. Mes deux bourreaux avaient enfin rejoint l'enfer. Ma vengeance avait prit corps et j'étais enfin libre de vivre ma vie.

J'ai tenté de rejoindre le groupe le plus vite possible, mais ils avaient visiblement tous disparu. J'ai finalement retrouvé Davies, seul, cherchant lui aussi à retrouver les autres. Son regard énigmatique m'a laissé un doute : avait-il entendu ou vu ce que s'était passé ? J'ai simplement dit : « Mortgage a malencontreusement glissé dans le ravin ». Il m'a répondu : « C'est la faute du guide, il aurait dû nous attendre plutôt que de nous abandonner en pleine montagne. Cet imbécile doit payer le prix de son incompétence ! ». Davies me suggérait à demi-mot un marché : faire chanter ensemble Laloux pour sa négligence. Nous avons rejoint Evras que nous avons immédiatement mis au courant du drame et qui a accepté de participer au chantage. Cette idée me paraissait tout à fait séduisante : elle représentait pour moi le meilleur moyen de ne jamais être inquiétée par mes compagnons et de faire payer cet idiot de français. Après avoir rejoint le guide, l'accord fut conclu et Laloux fut forcé d'accepter de nous verser une rente mensuelle de deux cents francs pour préserver sa réputation et sa liberté.

Au mois de février, Andrieux, sur les conseils d'Evras, m'a conviée à une réception organisée en son château le 13 mars suivant. Enthousiaste, j'ai fait part de la bonne nouvelle à Xavier. Je savais par ailleurs qu'une certaine **Frida Kimler** serait présente. Je l'avais déjà croisée aux derniers Jeux Olympiques ; il s'agit d'une jeune espoir autrichienne de ski de piste qui a remporté une place très honorable dans sa catégorie. Elle courait sous les couleurs de l'Autriche mais s'entraînait depuis cinq ans dans une école de ski de Briançon. Echaudés par l'antécédent Ballangrud, mes services se refusaient à voir disparaître de nouvelles médailles qui revenaient de plein droit à notre nation (l'Autriche serait redevenue allemande sous peu, nous le savions tous). Il convenait donc pour moi de profiter de l'occasion pour tout faire afin de ramener la jeune fille dans le giron national.

Alors que je m'apprêtais à me rendre à Briançon, j'appris dans la presse l'existence d'une bande de farfelus qui se nomme le Mouvement des Défenseurs des Cimes. Ces fous s'amusent à terroriser les élus régionaux qui mènent une politique d'urbanisation poussée. Leurs revendications sont vagues et traitent d'un retour à la vie traditionnelle. Ils agissent par des plastiquages d'installations sportives comme les télésièges ou les refuges de haute montagne. Ils semblent ne s'en prendre volontairement qu'aux biens puisque les explosions ne provoquent jamais aucun dégât humain. Ce mouvement pourrait m'aider à nuire aux projets d'Andrieux.

Hier soir, je suis arrivée à Briançon et je me suis rendue chez Andrieux afin de me présenter à lui avant la soirée. Avant de pénétrer dans le bureau, j'ai entendu une altercation entre Duwayne Davies et le Maire. Ce dernier exigeait des explications à l'américain : la maquette de son projet n'était toujours pas arrivée à Briançon et il était hors de question de se passer de cet objet pour la réception du lendemain. Davies lui répondit avec fermeté qu'il avait eu en ligne l'aéroport de Lyon qui avait bien réceptionné le colis et qu'il arriverait à la poste de Briançon en temps et en heure. Intéressante information ! Je me cachai alors que l'américain ressortait puis je pénétrai dans le bureau. Andrieux m'accueillit poliment et nous eûmes une courte conversation.

Ce matin, à sept heures, je suis embusquée sur la route entre le bureau de poste et la propriété du Maire. J'ai l'intention de faire sauter le fourgon postal, et avec lui, la maquette, afin de contrecarrer les plans d'organisation d'Andrieux. J'ai pris avec moi de la peinture et un pinceau afin de laisser la signature des Défenseurs des Cimes. Cachée derrière ma voiture au bord de cette route de campagne, j'attends. J'entends un bruit de moteur qui approche, je me penche pour vérifier qu'il s'agit bien du fourgon. Fausse alerte ! Je me cache. Une voiture passe et poursuit son chemin... Quelques minutes plus tard, nouveau bruit. Cette fois, c'est bien le fourgon. Je me masque d'une cagoule et surgis devant le véhicule, armée d'un pistolet. Le chauffeur s'arrête, terrorisé. Puis il descend du véhicule en tremblant. Tout se passe pour le mieux. Je pose ma bombe dans le fourgon et, alors qu'il explose, je commence à dessiner le sigle des Défenseurs des Cimes sur un arbre voisin. Mon attention se relâche quelques secondes et le chauffeur en profite pour me sauter dessus dans un geste de folie. Nous luttons, je fais feu, il s'écroule au sol, touché à la poitrine. Quel abruti ! Pourquoi a-t-il voulu jouer aux héros ? Je monte vite dans ma voiture et fuis les lieux du crime.

Mes ordres de mission pour la réception des Andrieux sont les suivants : tout d'abord, je dois échanger le véritable dossier de candidature contre un faux rédigé par nos services et comportant des informations farfelues destinées à discréditer le projet de Briançon. Par ailleurs, je dois convaincre Frida Kimler de revenir habiter en Autriche. De plus, je sais que Laloux est également convié. C'est l'occasion pour moi de percevoir ma petite rente mensuelle et ainsi de maintenir la pression sur le guide. Enfin, j'ai bien l'intention de m'occuper du cas de Ballantrud qui sera sûrement présent à la soirée. J'en fais une affaire personnelle : il est le responsable de la perte de mon tendre amour.